

## DRÔLE DE LANGUE - *Le Monde*

*Ces chroniques sont tirées du livre Encore plus de bonbons sur la langue. Le français n'a pas fini de vous surprendre ! (La Librairie Vuibert, 2019)*

### 12-07-21 - **Des héros ou des z'héros ? Histoires de liaisons**

Chronique de Muriel Gilbert

« Drôle de langue » (1/17). Démonstration, en dix-sept épisodes, qu'au pays de Descartes, le français est parfois tout sauf cartésien. Premier exemple avec le « h » muet et le « h » aspiré.

Au moment de nous enseigner ses finasseries, à l'école primaire, la maîtresse nous avait expliqué que la langue française était gouvernée par des règles, qu'il suffirait de se donner la peine de mémoriser – ainsi que deux ou trois exceptions –, et le tour serait joué. En somme, notre langue serait logique, rationnelle, cartésienne.

Mais en fait, non. Un exemple ? Voyez la différence entre un h muet et un h aspiré. Le premier s'appelle « muet » parce que... il l'est. Il ne joue aucun rôle dans la prononciation des mots : on pratique liaison et élision avec le mot qui précède, comme si le h n'était pas là – « l'heure, les z'heures », « l'histoire, les z'histoires ». Le h aspiré, en revanche, comme toutes les consonnes, interdit liaison et élision (le hasard, la hauteur, et non l'hasard, l'hauteur).

Lire aussi Haricot, heure ou euro : gare aux liaisons dangereuses

De toute façon, nul francophone de naissance ne dirait « C'est la heure de raconter la histoire du Petit Chaperon rouge » ou « L'hasard fait bien les choses ». Mais qu'est-ce qui explique l'existence de ces deux h, à la fois si semblables et si différents ? C'est que les h du français ont deux provenances (principales !). On rencontre le h aspiré à l'initiale des mots d'origine germanique, le h muet au début des mots d'origine latine. Malheureusement, déterminer si un mot est d'origine latine ou germanique n'est pas toujours facile, et même les plus lettrés ne sont pas sans douter parfois (« l'hayon » ou « le hayon » de la voiture, « l'hiatus » ou « le hiatus » ?).

Imprévu linguistique

Mais surtout cette distribution latino-germanique n'explique pas tout. Pourquoi, par exemple, ne dit-on pas « les z'héros », alors que l'on dit « les z'héroïnes » ? Héros, d'origine grecque, est bien arrivé dans notre langue par le latin classique, où il désignait un « demi-dieu », puis un « homme de grande valeur », nous apprend le Dictionnaire historique de la langue française, d'Alain Rey (éditions Le Robert), héroïne ayant été « emprunté un peu plus tard ». Les deux mots étaient dûment équipés du h muet réglementaire à l'origine. On disait ainsi « un n'héros, des z'héros », comme on dit « une héroïne, des z'héroïnes ». Alors que s'est-il passé ?

Un imprévu linguistique : l'arrivée du zéro. Le zéro, qui n'existait pas dans les chiffres romains, est l'un des apports essentiels du système numérique dit « arabe » (même s'il est sans doute né en Inde), qui a commencé à être largement adopté en Europe à la Renaissance. Le h du héros est devenu aspiré, explique l'Académie française dans la rubrique « Dire, ne pas dire » de son site Internet, « à l'apparition du mot zéro, pour éviter la liaison et le calembour les (z)héros/les zéros. L'aspiration n'a pas été étendue aux autres mots de cette famille : héroïne, héroïque, héroïsme, etc., puisqu'il n'y avait pas de risque de confusion ». Et voilà ! En vérité, la langue se soucie peu des règles. Ici, l'usage a simplement jugé ridicule que l'on puisse confondre des personnages d'exception avec... rien du tout. (Au fait, on dit « le hayon » et « l'hiatus » ou « le hiatus », les deux sont permis !)

### 13-07- 2021 - **Logique, la langue française ? Une petite seconde !**

« Drôle de langue » (2/17). Entre les nombreuses lettres muettes qui parsèment les mots et les multiples façons d'écrire un même son, apprendre le français est une gageure pour les étrangers.

Si la prononciation du français relève de l'évidence pour qui est tombé dedans quand il était petit, il n'en va pas de même pour les étrangers qui s'essaient à l'apprendre. A l'inverse, pour les jeunes Français, c'est l'écriture de la langue qui relève du tour de force. Rappelons au hasard que le son « s » peut s'écrire avec un t, comme dans émotion, que le c de banc ne se prononce pas mais celui de bancal, si, que la suite de lettres « ent » peut se lire « an » comme dans « un patient », mais aussi ne pas se lire du tout, comme dans « ils patientent ».

Des Français tout ce qu'il y a de plus diplômés sont parfois bien en peine de dire comment se lit un mot d'usage courant. La gageure se prononce-t-elle « gajeure » ou « gajure » ? (« Gajure ! ») Le magnat de la finance se dit-il « mag-nat » ou « maniat » ? La réponse est : les deux ! Chouette ? Ne vous réjouissez pas trop vite, car l'adjectif magnanime, lui, se prononce exclusivement « manianime ». Pourquoi ? Parce que.

Parfois, les incongruités ont tout de même une explication. Par exemple, pourquoi les Français prononcent-ils « second », « seconde », « secondaire » ce qu'ils écrivent second, seconde et secondaire ? Second est issu du latin secundus, signifiant « suivant », qui se prononce comme il s'écrit, la lettre c se lisant « k ». Le français descend pour l'essentiel du latin, mais un latin que l'usage local a progressivement modifié, adapté, tordu à sa mesure. C'est ainsi que secundus a perdu son « us » final et, peu à peu, a commencé à se prononcer « second », sans doute tout simplement, imaginent les linguistes, parce que c'est plus facile à articuler que « sekond » – d'aucuns n'excluant pas que la proximité phonétique avec « ce con » ait joué le rôle de repoussoir. Lexicographes latinophiles

Jusqu'à la création de l'Académie française, au XVIIe siècle, il n'existait pas de norme orthographique. Les (rares) Français qui savaient écrire écrivaient... comme ils l'entendaient. On trouve ainsi dans les textes anciens des second aussi bien que des second, ce dernier devenant même de plus en plus fréquent avec le temps. C'est la même mutation qui s'est produite pour le mot dragon, issu du draco latin. Avec cette différence que dragon s'écrit bien comme il se prononce en français de 2021, c'est-à-dire avec un g !

Alors que s'est-il passé ? Pourquoi cette différence de traitement ? Second a bénéficié (ou souffert, selon les points de vue) de la latinophilie des lexicographes français du siècle des Lumières, qui ont choisi de rendre à ce mot toute l'élégance de sa racine, en faisant fi de sa prononciation. Le dragon a sans doute échappé à cette réforme parce qu'il était nettement plus discret, parce que moins courant. A noter que, en anglais, second s'écrit comme en français, mais il se prononce « sekonde » ; l'espagnol ayant opté pour segundo... comme ça se prononce ! Il n'y a qu'en français que l'on écrit c ce que l'on prononce « g ». Ce qui vous a un certain chic, il faut le reconnaître.

### 14-07- 2021 - **Pourquoi dit-on « vingt-deux », mais pas « dix-deux » ?**

« Drôle de langue » (3/17). Mots simples ou composés, tirés du latin ou de l'ancien français, soumis à des variantes géographiques, les noms des nombres défient toutes les lois de la logique.

Quand on songe à la langue française, quand on y songe vraiment, quand on la regarde comme une matière neuve que l'on n'aurait pas entendue et manipulée depuis toujours, quand on l'examine comme un enfant de maternelle qui la découvre un peu plus chaque jour ou comme un étranger qui essaie d'en comprendre la logique, quantité de questions commencent à éclore.

En voici une, au hasard : pourquoi nos nombres sont-ils ce qu'ils sont ? En français, une fois assimilés les chiffres de un à neuf, puis les nombres qui désignent les dizaines (dix, vingt, trente...), il n'y a plus qu'à les combiner, et le tour est joué : vingt + huit se dit « vingt-huit », trente + trois, c'est « trente-trois ». Notre langue obéirait-elle à une logique « carrée », au moins quand il s'agit de chiffres ?

Que nenni ! En effet, si nous disons « vingt et un », « trente et un », « quarante et un », nous ne disons pas « dix et un ». Nous disons « vingt-deux », « trente-deux », « quarante-deux », mais pas « dix-deux ». A la série logique, qui serait « dix et un, dix-deux, dix-trois, dix-quatre, dix-cinq et dix-six », nous préférons une série étrange de mots en z : onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize. En revanche, dix-sept, dix-huit et dix-neuf sont « réguliers ».

Usés par l'usage

Pour expliquer cette étrangeté, il faut remonter aux origines latines du français. Le latin disait bien undecim (un-dix), duodecim (deux-dix), tredecim (trois-dix), quattuordecim (quatre-dix), quindecim (cinq-dix) et sedecim (six-dix). Comme c'est souvent le cas, l'usage a... usé les mots, les raccourcissant, et le decim final est devenu dece, puis tse puis ze. C'est ce qui explique que tous ces nombres s'écrivent étrangement avec un z, une consonne plutôt rare en français. On est ainsi passé de undecim (un-dix), à undece puis untse, puis unze... puis onze. Finalement, onze est bien « un-dix », douze « deux-dix », etc.

Mais l'usage nous a réservé une autre plaisanterie. Onze, c'est bien « un-dix », douze, « deux-dix », treize « trois-dix », quatorze « quatre-dix », quinze « cinq-dix » et seize « six-dix ». Mais comment se fait-il que l'on dise « dix-sept » et « dix-huit » au lieu de « sept-dix » et « huit-dix » ? C'est simple : dix-sept se disait en latin septemdecim, puis il s'est réduit, comme les nombres précédents, en septemdece, puis septze... qui avait l'inconvénient d'être beaucoup trop proche de seize. L'usage, qui privilégie l'efficacité, ne s'est pas embarrassé davantage et, à partir du nombre dix-sept, il a rangé les mots dans l'autre sens, tout simplement.

En revanche, nul ne sait avec certitude pourquoi septante, octante (ou huitante) et nonante, variantes francophones de soixante-dix, quatre-vingts et quatre-vingt-dix, n'ont pas cours dans l'Hexagone. Ce que l'on sait, c'est qu'au Moyen Age on comptait volontiers par vingtaines. On disait « deux vins » (40), « trois vins » (60), « quatre vins » (80). Témoin, l'hôpital des « Quinze-Vingts », créé par Saint Louis à Paris pour accueillir trois cents (quinze fois vingt) aveugles. Notre façon de compter si illogique, comme bien des incongruités du français, permet de revisiter l'histoire.

## 16-07- 2021 - Le périple linguistique de la dinde et du cochon (d'Inde)

« Drôle de langue » (4/17). Le volatile et le petit rongeur font partie de ces animaux que le français a, comme d'autres langues, souvent malmenés.

S'il est un animal que le français a affublé d'un drôle de nom, c'est bien le cochon d'Inde, inoffensif mammifère de forme oblongue qui n'est pas plus cochon qu'il n'est d'Inde, puisque c'est un rongeur originaire d'Amérique centrale. Alors pourquoi cochon ? Pour son cri, qui se rapproche de celui du cochon, dit-on. Et pourquoi d'Inde ? Ah, voilà qui est plus surprenant. Parce que c'est là que les Européens du XVe siècle l'ont découvert. Enfin... c'est là qu'ils pensaient l'avoir découvert, puisque c'est l'endroit où ils espéraient accoster, à la suite de Christophe Colomb. Et, quand il s'est avéré que l'on n'avait pas découvert les Indes mais l'Amérique, nul n'a jugé urgent de changer la dénomination de cette bestiole.

La même mésaventure est arrivée au volatile découvert au Mexique qui s'est vu appeler « poule

d'Inde » pour la femelle, « coq d'Inde » pour le mâle. L'usage, avec sa tendance à tout abrégé, a simplifié cette appellation en dinde tout court et sans apostrophe, le mâle se voyant transformé en dindon. De manière encore plus surprenante, les Anglo-Saxons appellent ce volatile turkey (« Turquie » en anglais), tandis que les Brésiliens et les Portugais l'appellent peru (Pérou). Pourquoi ? Parce que les Anglais ont confondu la dinde et la pintade, qui venait d'Afrique, via la Turquie... Les Portugais, eux, croyaient que les Espagnols avaient découvert l'oiseau dans la contrée qu'ils appelaient « Peru », et qui correspond à ce qui est aujourd'hui une grande partie de l'Amérique du Sud.

Pauvres cobayes

Vous ne serez pas surpris d'apprendre que l'œillet d'Inde, cette jolie fleur de nos parterres le plus souvent jaune orangé est également originaire d'Amérique du Sud. Quid du marronnier d'Inde ? Eh non, il ne vient pas d'Amérique. Viendrait-il vraiment de l'Inde ? Que nenni. Ce sosie du châtaignier est originaire du sud de l'Europe. Pourquoi « marronnier d'Inde », alors ? Sans doute parce qu'il est arrivé chez nous dans les soutes d'un navire de la Compagnie des Indes orientales (les vraies, celles-là), qui se le serait procuré lors d'une escale sur le chemin du retour vers l'Europe.

Pour revenir à notre sympathique rongeur d'Amérique, on peut préférer recourir à son autre appellation, cobaye. Le mot dériverait de « cabiai », en tupi, langue amérindienne, en passant par le portugais. A noter quand même que, comme nous l'apprend le Dictionnaire historique de la langue française (Le Robert), « ce mot a pris, par allusion à l'utilisation de ce mammifère en laboratoire, le sens figuré de "sujet d'expériences" ». Décidément, pauvre bête.

Article réservé à nos abonnés Lire aussi Drôles d'expressions françaises et d'ailleurs : « Nuit blanche » et « quatre cents coups »

Et que dire du fait que nous appelons toujours « Indiens » ces peuples d'Amérique qui ne l'ont été (Indiens) que dans les rêves et les calculs erronés des conquistadors ? Le Monde a reçu récemment un message d'un lecteur canadien qui se disait choqué de lire dans ses pages le mot « Amérindien », « terme colonial, raciste et archaïque qui n'est plus utilisé en Amérique depuis bien des années ». « Il a été remplacé par le terme "autochtone" », dit-il. Un mot auquel les Français ne peuvent pas recourir tel quel. Il faudrait dire « les autochtones d'Amérique ». Je laisse cette option à votre réflexion.

### 17-07- 2021 - **En français, des gens de tous les genres**

« Drôle de langue » (5/17). Les objets ont beau ne pas avoir de sexe, notre langue les étiquette avec le masculin ou le féminin. Avec une logique pas toujours apparente...

Le français est une langue « à genres ». C'est-à-dire qu'elle qualifie de masculin ou de féminin des objets qui n'ont pas de sexe. Pourquoi dit-on « une mer » mais « un océan », « la lune » mais « le soleil » (les Espagnols disent bien « le mer », tandis que les Allemands disent « le lune » et « la soleil »...), « la moto » mais « le scooter », « le baba au rhum » mais « la tarte aux myrtilles », « un exemple » mais « une horloge » ?

Il y a si peu de logique apparente dans la répartition de ces genres que c'est l'une des erreurs qui trahissent les étrangers qui maîtrisent le mieux notre langue. Pourtant, il nous semblerait incongru de parler d'« un automobile » ou d'« une exemple ».

Mais notre langue est bien plus « gender fluid » qu'il n'y paraît. Voyez le banal mot gens, masculin et toujours au pluriel, qui devient féminin (si, si !) quand il est immédiatement précédé d'un adjectif épithète. C'est ce qui explique que l'on dise « ces gens sont vieux » mais « ce sont de vieilles gens

», « ces gens sont bons » mais « ce sont de bonnes gens ».

Vieille diablerie

D'où vient cette diablerie ? Du lointain passé des mots : gens a commencé sa carrière dans notre langue au féminin. Gens est l'ancien pluriel du mot féminin gent (du latin gens, gentis), celui-là même que nous utilisons lorsque nous parlons de « la gent masculine », de la « gent féminine » ou de « la gent canine » (à toutes fins utiles, cette gent-là se prononce bien comme gens et non comme gente !). Le nom gent, signifiant à l'origine « race » ou « espèce », a progressivement pris le sens d'« hommes »... et adopté du même coup le masculin. Les caprices de genre du mot gens viennent de cette hésitation ancienne.

Et tenez, pourquoi parle-t-on de grand-mère et de grand-tante et non de grande-mère et de grande-tante ? En ancien français, grand était invariable en genre. On disait « un grand arbre », « une grand chaumière ». Le e au féminin n'est apparu qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, par mimétisme avec tous ces adjectifs dont le féminin se fait en ajoutant un e à la fin du masculin. Mais, sans logique apparente, certains mots féminins ont conservé cet ancien « grand » invariable. C'est le cas de notre grand-mère, mais aussi de la grand-voile ou de la grand-rue.

Article réservé à nos abonnés Lire aussi « He/she », « il/elle », « iel » : la transidentité bouscule les façons de se présenter

Sans remonter aussi loin dans le temps, l'automobile, qui n'existe que depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, a déjà opéré un changement de genre. Automobile était à l'origine un adjectif. On parlait de « véhicule automobile » (véhicule « qui-bouge-tout-seul »), par opposition aux véhicules tractés par des animaux. Et puis l'usage, qui aime ce qui est court, s'est passé du nom, et l'on s'est mis à dire « un automobile ». Puis, la finale en e muet a donné l'impression que ce mot était féminin.

En ancien français, l'exemple était féminin, tandis que l'erreur, l'affaire et l'horloge étaient masculins (témoin l'emblématique « gros horloge » de Rouen). En somme, le genre de nos mots est beaucoup plus fluide qu'il n'y paraît.

### 19-07- 2021 - « Je ne bois goutte », « je ne mange mie »... Des négations aux délicieuses origines

« Drôle de langue » (6/17). C'est parce que le latin nous a laissé deux négations dont la prononciation occasionnait de funestes méprises que l'on a de si jolies expressions.

J'ai reçu récemment deux messages qui s'agacent d'une dérive langagière que je n'avais pas remarquée : celle qui consiste à utiliser l'adverbe « aussi » au lieu de « non plus ». « C'est devenu extrêmement fréquent et, par conséquent, extrêmement agaçant ! », écrit Virginie, avec un exemple, relevé dans un journal en ligne : « Lui aussi ne s'avance pas sur les éventuelles causes du phénomène », au lieu de « lui non plus »... Marie-Laure, quant à elle, s'irrite de spots radio où elle entend : « Ce n'est pas mal aussi. » Là où il conviendrait de dire : « Ce n'est pas mal non plus. »

Larousse.fr l'explique clairement, « dans le sens de “pareillement”, “également”, “de même”, “aussi” s'emploie dans des phrases affirmatives : “Si vous partez, je partirai aussi”. “Non plus” s'emploie dans des phrases négatives : “Vous ne partez pas, moi non plus.” »

N'avance pas même d'un pas

Mais puisque nous parlons négations, savez-vous d'où vient l'étrange expression « Je n'y vois goutte » ? Chacun sait qu'elle signifie « Je n'y vois rien », mais son origine est délicieuse. Le latin nous a laissé deux négations, « non » et « ne », qui se prononçait « né » au départ, mais a fini par se prononcer « ne », et même parfois « n ». On disait alors « Je n'écoute » ou « Je n'avance », au lieu

de « Je n'écoute pas » et « Je n'avance pas ».

Et c'était la source de funestes méprises, la différence entre « Ecoutez » et « N'écoutez », « Avance » ou « N'avance » n'étant pas des plus flagrantes, à l'oreille, ce qui était potentiellement dangereux. Imaginez la scène : « N'avance, maraud, ou je te découpe en rondelles ! – Pardon, mais vous avez dit « N'avance » ou « Avance » ? » Quantité de gens ont fini en tranches sur de tels malentendus.

C'est pour résoudre ce problème que l'on a ajouté « pas » quand la négation se rapportait à un verbe de déplacement, « N'avance pas » signifiant « N'avance pas même d'un pas ». Pour « boire » ou « pleuvoir », on a ajouté « goutte » : « Il ne pleut goutte », « Je ne bois goutte » (sous entendu « pas même une goutte »). Avec tout ce qui concernait la nourriture, on ajoutait « mie », qui voulait dire « miette » : « Je ne mange mie » (équivalant à « Je ne mange pas une miette »). Et l'on disait aussi « n'y voir point » (« même pas un point »), formule que l'on trouve encore dans les romans du XIXe siècle.

Avec le temps, tout cela s'est un peu mélangé, et, à cause de la ressemblance sonore entre « voir » et « boire », « Je ne vois goutte » s'est installé dans l'usage, sur le modèle de « Je ne bois goutte ». « Très vite, ces compléments devinrent de simples adverbes interchangeables et, longtemps, en ancien français, “mie” fut la négation la plus employée », explique l'Académie française sur son site Internet. On disait donc « Je ne peux mie » au lieu de « Je ne peux pas » aujourd'hui. Le « pas » de « Je ne peux pas » ou « Je ne veux pas » était à l'origine un vrai « pas », de ceux que l'on fait avec ses pieds. Joli, non ?

## 20-07- 2021 - **Pauvre type ou type pauvre ? Les adjectifs sèment le désordre**

« Drôle de langue » (7/17). En français, l'adjectif se place le plus souvent après le nom auquel il se rapporte. Mais il existe, bien sûr, de nombreuses exceptions qui peuvent tout changer.

Vous arrive-t-il de songer à la place de l'adjectif en français ? Non ? C'est un tort. Comme tous les aspects un rien tarabiscotés de notre langue, c'est quand on se penche sur le sujet avec une loupe qu'il devient passionnant.

En français, en général, l'adjectif se place après le nom auquel il se rapporte : « J'ai une voiture bleue », « J'écoute une émission radiophonique », « Tu portes un pantalon troué », « Je lis un article passionnant », etc. C'est le cas avec les adjectifs de couleur, comme rouge, bleu, jaune, violet ou caca d'oie (« un pantalon caca d'oie »), avec les adjectifs de forme, comme rond, carré, allongé (« une maison carrée », « un visage allongé »), avec les adjectifs de nationalité, comme français, américain, allemand (« le président français », « des touristes allemands »), avec les adjectifs de goût également, comme amer, sucré (« un café amer »)...

Bien entendu, il y a un régiment d'exceptions. La plupart des adjectifs se placent après le nom... mais certains peuvent se placer avant, sans que le sens de la phrase en soit modifié. Ce sont les adjectifs qui expriment l'appréciation : extraordinaire, exceptionnel, détestable, délicieux, odieux, remarquable... « Une émission remarquable » ou « une remarquable émission », « un personnage détestable » ou « un détestable personnage », « un affreux pantalon » ou « un pantalon affreux ».  
Changement de position... et de sens

En revanche, « une bleue voiture » ou « une carrée maison », ça ne marche pas du tout. On se croirait dans Astérix chez les Bretons – isn't it ? Pourtant, surprise encore, les plus banals et les plus usités des adjectifs se placent eux aussi plutôt avant le nom ! Ce sont tous des mots courts, d'une syllabe en principe, deux au maximum, comme bon, beau, joli, petit, gros, grand... (« une belle

bagnole », « un gros bonhomme », « un grand couillon »...).

Mais le plus délicieux, c'est encore quand l'adjectif change de sens en changeant de position. Eh oui, un drôle de type, ce n'est pas un type drôle, ma propre chemise n'est pas forcément une chemise propre, une seule femme, ce n'est pas une femme seule, un pauvre homme, c'est un homme que l'on plaint, pour une raison X ou Y, mais ce n'est pas forcément un homme pauvre, et si d'aucuns considèrent que Napoléon était un grand homme, nul ne prétend que c'était un homme grand.

Lire aussi Le français, langue officielle de l'Angleterre

Les francophones savent d'instinct où placer les adjectifs... Aucun moutard de cours préparatoire ne dirait : « Prête-moi ta rouge voiture petite » au lieu de « Prête-moi ta petite voiture rouge. » En revanche, ayons une pensée pour les valeureux étrangers qui se donnent la peine d'apprendre notre langue si truffée d'exceptions : tenez, pourquoi dit-on « un bel homme » mais « un homme laid » ? Parce que c'est comme ça ! Sans doute parce qu'« un laid homme » est aussi difficile à comprendre que désagréable à prononcer... Parce que c'est l'usage, tout simplement.

### 21-07- 2021 - « Drôle de langue » : le « ù » du clavier d'ordinateur, touche à usage unique

« Drôle de langue » (8/17). Quand elle est recouverte d'un accent grave, la lettre « u » bascule dans une bien curieuse histoire.

Je ne m'étais jamais interrogée sur l'étrangeté du ù. C'est aujourd'hui chose faite, grâce à un message d'Eric, qui dit se « poser des questions sur l'origine de la lettre ù, soit u avec un accent grave. A ma connaissance, dit-il, elle n'est utilisée que dans un seul mot : où. »

Il a raison. Curieux, non ? Où fait partie de la liste des pronoms relatifs invariables que nous avons apprise à l'école élémentaire : « qui, que, quoi, dont, où ». La maîtresse nous répétait sans cesse qu'il ne faut pas confondre ce où, qui prend un accent grave sur le u, et qui est relatif au lieu et parfois au temps (« La ville où elle habite », « Au moment où ils sont arrivés... »), avec la conjonction de coordination ou, qui signifie « ou bien » (« Est-ce du lard ou du cochon ? », « C'est elle ou moi ! ») et s'écrit sans accent.

D'où vient cet accent grave ? Les signes diacritiques en général (les accents aigu, grave, circonflexe, etc.) ont commencé à apparaître à la Renaissance, quand il est devenu évident que les lettres héritées du latin ne permettaient pas de reproduire tous les sons du français.

Marque de distinction

Vous me direz que ou se prononce exactement de la même manière avec ou sans accent. C'est que l'accent grave peut avoir une autre fonction. Aux XVIe et XVIIe siècles, nous apprend le site de la Banque de dépannage linguistique, on l'employait « uniquement pour distinguer certains mots grammaticaux d'autres mots dont la graphie était identique. Il n'avait donc alors aucune fonction phonétique, et il n'en a pas davantage aujourd'hui dans ces mots ».

Cet accent grave s'emploie sur trois lettres : a, e et u. Celui du a est le plus fréquent. Il sert à distinguer la préposition à de la forme du verbe avoir a (« Il a une maison », « Il rentre à la maison »). Il distingue aussi l'adverbe là (« Assieds-toi là ») de l'article la (« la maison », « la fleur »). Sur le e, on le trouve essentiellement dans la préposition dès (« Je viendrai dès demain »), qu'on distingue ainsi du déterminant des (« Il m'offre des fleurs »). Il y a aussi ce petit mot rare que l'on trouve dans certains noms de villes et des villages, lès, qui signifie « près de » (Joué-lès-Tours, Garges-lès-Gonnesse...).

Lire aussi Bucco-Rhodanien, Basco-Béarnais, Mussipontain... ces mystérieux gentils

Et donc, sur le u, l'accent grave s'emploie uniquement dans le mot où... pour le distinguer de la fameuse conjonction ou qui signifie « ou bien ». Par conséquent, comme Eric le fait également remarquer dans son message, « sur un clavier d'ordinateur, la touche ù sert exclusivement à ce seul mot » chouchou, et l'on pourrait imaginer que cette touche permette « directement d'écrire le mot où ». Pas bête ! Si on en touchait deux mots aux fabricants de claviers ?

Et pour éviter définitivement de se tromper entre les ou et où, voici un haïku de ma composition, à partager avec vos enfants : « Quand ou veut dire « ou bien », il n'a besoin de rien » (il n'a pas besoin d'accent).

## 22-07- 2021 - Do, ré, mi... d'où viennent les notes de musique ?

C'est au XI<sup>e</sup> siècle que Guido d'Arezzo a conçu le système de notation qui est encore en usage aujourd'hui, un millénaire plus tard.

N'est-il pas renversant que l'on puisse écrire toute la musique du monde avec sept petites notes seulement ? De Mozart au vainqueur du dernier concours de l'Eurovision ? Pour écrire un livre en français, il faut tout de même vingt-six lettres...

Les humains ont probablement toujours fait de la musique – au moins du chant, des percussions... – , mais, jusqu'à ce qu'ils aient mis au point un système efficace leur permettant de conserver et de transmettre la mélodie et le rythme, tout reposait sur la mémorisation et la fragile transmission orale. Dès l'Antiquité, on trouve des traces d'essais de transcription musicale, mais trop complexes, semble-t-il, pour s'être imposés et avoir perduré.

A l'époque médiévale, il fallait ainsi plusieurs années à un moine pour mémoriser l'ensemble des hymnes chantés. Et c'est assez logiquement un musicien italien – qui était également un moine bénédictin –, Guido d'Arezzo (on l'appelle parfois « Gui l'Arétin », en français), qui, au XI<sup>e</sup> siècle, constatant la difficulté rencontrée par ses pairs, a conçu le système de notation qui est encore en usage aujourd'hui, un millénaire plus tard.

### Ut, favori des mots croisés

Ce Guido d'Arezzo, génial pédagogue, a eu l'idée d'utiliser pour désigner la gamme des notes les premiers vers d'un chant grégorien que tous connaissent par cœur, l'Hymne à saint Jean-Baptiste, qui présentait cette intéressante particularité de monter d'un ton au début de chacun des premiers hémistiches. Guido d'Arezzo a associé une note de la gamme à la première syllabe de chaque « demi-vers », syllabes qui se trouvent être : « Ut, ré, mi, fa, sol, la, si ». Les vers eux-mêmes étant les suivants : « UT queant laxis, /REsonare fibris, /MIRA gestorum, /FAMuli tuorum, /SOLve polluti, /LABii reatum, /Sancte Ioannes ».

Le sens du poème est ambigu, selon les spécialistes. Il signifierait quelque chose comme : « Pour que puissent résonner des cordes détendues de nos lèvres tes accomplissements merveilleux, délivre du péché tes impurs serviteurs, ô saint Jean. » On trouve également des partisans de : « Afin que les disciples de tes préceptes puissent, chose admirable, rendre musicales des cordes souples, ôte le mal de leurs lèvres souillées, ô saint Jean. »

Quoi qu'il en soit, pour le dernier hémistiche, « Sancte Iohannes », ce n'est pas la première syllabe mais les initiales des deux mots Sancte et Ioannes, « saint Jean », qui ont été choisies, ce qui donne la note « si ».

C'est bien plus tard, au XVI<sup>e</sup> siècle, que do, première syllabe de Dominus, le « Seigneur », a remplacé ut, trop difficile à solfier, semble-t-il, que l'on trouve encore dans les notations techniques... et les grilles de mots croisés. Les pays germanophones et anglophones, eux, ont préféré un autre système de notation, basé sur les lettres de l'alphabet, nos do, ré, mi, fa, sol devenant C, D, E, F, G. Efficace, mais moins poétique !



## 23-07-2021 - Quand le français nous laisse l'embarras du choix

Au pluriel, l'adjectif « glacial » devient « glacials » ou « glaciaux ». On peut écrire « tzar » ou « tsar »... Voilà deux exemples, parmi beaucoup d'autres, prouvant que la langue française sait parfois faire preuve d'une grande souplesse.

La langue française a la réputation d'être précise, difficile, intransigeante. Vous allez voir qu'elle est bonne fille au contraire, et souvent d'une grande tolérance. Pour commencer, s'il y a des mots dont on a du mal à se rappeler le genre, comme oasis ou effluve (oasis est féminin, comme l'eau qui est à son origine, effluve masculin comme le fleuve qui lui ressemble), il y a des mots qui sont au choix masculins ou féminins : c'est le cas d'interview, d'enzyme, de parka, d'après-midi... et de Covid, désormais enregistré comme tel par le Petit Robert. En revanche, rappelons qu'espèce est toujours féminin. On ne dit pas « un espèce de truc » ou « un espèce d'idiot », mais « une espèce de truc » et « une espèce d'idiot ».

Mais revenons à tous ces cas où l'on a le choix. Parce que, au-delà du genre, quantité de mots nous laissent une grande liberté en matière d'orthographe. Voici une petite histoire : « Les soirs glaciaux, quand la chouette hulule, le tzar tourne la clé de la porte d'un bistrot tzigane un peu kitch et chauffé au fioul. Il s'y assied avec le chah d'Iran et ils commandent de l'aïoli, de la daurade cachère et des yaourts qu'ils mangent à la cuiller. Puis ces deux fainéants repartent saouls comme des orangs-outans. »

### Daurade à l'aïoli ou dorade à l'ailloli ?

Bizarre, mon histoire ? Sans doute. Son principal intérêt, c'est qu'elle peut être écrite de mille manières différentes, si l'on combine toutes les possibilités d'orthographe de chacun des mots qui la composent. L'adjectif glacial, au pluriel, c'est glacials ou glaciaux, au choix. La chouette hulule avec un h, mais elle ulule tout aussi bien sans. Le tzar s'écrit avec un z ou avec un s, de même que le tzigane, tandis que le chah, quand c'est un monarque du Moyen-Orient, peut bien s'écrire shah si ça lui chante.

La clé ouvre aussi bien les portes quand on l'écrit clef, qui est la graphie la plus ancienne. De même pour cuillère, qui peut s'écrire cuiller, comme dans les contes de notre enfance, et bistrot, qui peut sans dommages se défaire de son t final – bistro. Quant au fioul, vous êtes libre de préférer sa graphie anglaise, fuel ; tandis que kitch peut aussi s'écrire kitsch. Que vous soyez saoul ou soûl ne changera rien à la couleur de l'Alcootest. Il y a aussi deux graphies pour orang-outan/orang-outang, pour daurade/dorade, et pour aïoli/ailloli. Sans compter qu'on peut être feignant ou fainéant, même si le deuxième est considéré comme plus correct, et il est possible de dire « il s'assied » ou « il s'assoit » (à l'impératif, « assois-toi » ou « assieds-toi », jamais « assis-toi »).

« D'accord, mais quelle est la meilleure orthographe ? », me demande-t-on souvent. Il n'y a pas de meilleure orthographe. Pour tous ces mots, et pour mille autres que vous découvrirez en fouillant dans vos dicos, faites ce qui vous plaît – ou ce qu'il vous plaît, là encore, vous avez le choix de la formule !

## 24-07-2021 - Du valet de poste à la gouttelette de salive, la longue trajectoire du postillon

Pandémie de Covid-19 oblige, le postillon est au cœur de nos préoccupations quotidiennes. Remonter aux origines du mot revient à faire un long voyage dans l'histoire.

La pandémie de Covid-19, en bouleversant notre vie quotidienne, soulève quantité d'interrogations... parfois des plus inattendues. Voyez celle de Clive : « Covid-19 oblige, on nous incite vivement à porter des masques, nous écrit-il, et cela dans le but... de réduire les postillons. J'ai tenté de trouver sur Internet l'étymologie de ce mot dans son acception sanitaire, mais sans succès. »

Les amis des mots se posent décidément des questions fondamentales. Or, il se trouve que Clive est également musicien amateur et passionné de la musique de Gustav Mahler. « Dans le troisième mouvement de sa Troisième Symphonie, poursuit-il dans son message, on trouve un solo écrit pour

cor de postillon. » Notre correspondant précise qu'il s'agit d'un instrument utilisé jadis par les fonctionnaires des diligences postales pour annoncer leur passage (et qui figure encore de façon stylisée sur certains panneaux routiers, notamment dans les pays alpins).

### Des messagers expédiés à tout vent

Oui, je l'apprends en même temps que vous : ce vieux panneau rigolo arborant un dessin en forme de cor de chasse représente en réalité un cor de postillon. Clive se demande donc s'il y a « un lien quelconque entre le fonctionnaire des postes et les projections buccales », et s'il faut « considérer que ces dernières sont en quelque sorte des messagers que nous expédions à tout vent ».

Le plus étonnant... c'est que l'intuition de Clive est parfaitement exacte ! Notre poste vient de l'italien *posta*. « L'évolution du mot, explique Alain Rey dans son *Dictionnaire historique de la langue française* (aux éditions Le Robert), a suivi l'histoire de l'acheminement et de la distribution du courrier : il a d'abord désigné l'ensemble des coursiers à cheval chargés du transport des lettres.

»

Le mot postier, désignant un employé des postes, est apparu en 1840. Le terme de postillon, quant à lui, est bien antérieur. Il arrive en français au XVI<sup>e</sup> siècle, issu de l'italien *postiglione*, « la personne qui conduit les chevaux de la poste », et il s'est appliqué particulièrement, raconte le *Dictionnaire historique*, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, au « valet de poste qui montait sur l'un des chevaux du devant d'un attelage ». De là, par extension, le terme se met progressivement à désigner quantité d'objets, et notamment, au XIX<sup>e</sup> siècle, des « boulettes de mie de pain contenant un message que les détenus se lançaient pour communiquer » entre eux. Un genre de service postal de la prison. « Le sens courant de gouttelette de salive projetée involontairement en parlant » se rattache sans doute à cette habitude, mais n'existe que depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

En somme, les postillons de salive que nous nous efforçons de contenir en portant des masques et le postillon ancêtre de nos postiers actuels descendent bien, en français, du même arbre généalogique farceur. Bien vu, Clive !

### 25-07-2021 - « **Boire du champagne en bermuda** », et autres métonymies de la langue française

A l'image de moult vins et fromages, de nombreux noms communs doivent leur origine à des noms de lieux. Mais il n'y a pas qu'eux...

Au nombre des pouvoirs surprenants de la langue, il y a celui de déplacer le sens des mots. Voyez tous ces noms de lieux qui sont devenus des noms de choses. La gastronomie en offre quantité d'exemples en français : le camembert, le saint-nectaire, le brie, le champagne, le bourgogne ou le bordeaux, pour ne citer qu'eux, tiennent leur nom de leur terroir d'origine. Rappelons qu'ils s'écrivent alors sans majuscule : « le vin de Champagne », majuscule au nom de la région, puisque c'est un nom propre, mais « le champagne », minuscule, puisque le mot est ici devenu le nom commun d'un produit issu de cette région. De même, la ville de Saint-Nectaire prend des majuscules, mais pas le saint-nectaire qui est si délicieux avec un petit verre de bordeaux, de bourgogne ou de cahors, sans majuscule mais avec modération. Et, puisqu'ils sont devenus des noms communs, tous ces mots prennent aussi la marque du pluriel, le cas échéant – « nous avons servi des camemberts, des bourgognes, des champagnes », avec un s final.

Ce procédé porte en linguistique le joli nom de « métonymie » (du grec *meta*, « à la place de » et *onoma*, « le nom »), ce que le *Dictionnaire de l'Académie française* définit comme une « figure qui consiste à remplacer un terme par un autre en raison de la relation qui les unit, en désignant, par exemple, l'effet par la cause, le contenu par le contenant [boire un verre], l'objet par son lieu d'origine, le concret par l'abstrait, etc. »

### Gaze de Gaza, mousseline de Mossoul

Et il y a quantité d'autres choses que les vins et les fromages de l'Hexagone qui se sont approprié le nom de leur lieu de naissance. J'ai découvert récemment que le tulle des voiles de mariée vient du nom de la ville de Tulle, en Corrèze – je connais l'endroit depuis mon enfance, et je n'avais jamais

fait le rapprochement. Certes, il semblerait que le tulle ait été inventé en Angleterre, mais on fabriquait à Tulle une dentelle qui a donné son nom français à ce tissu aérien, quand il a traversé la Manche.

Dans le genre textile tout en finesse, saurez-vous imaginer d'où vient le nom de la gaze ? Probablement de Gaza, en Palestine, où la gaze aurait été inventée, de même que la mousseline tient son nom de la ville de Mossoul, en Irak. Toutes ces étoffes précieuses faisaient l'objet d'un intense commerce entre le Moyen-Orient et l'Occident au Moyen Age, et les mots ont voyagé avec elles.

Et pour rester dans le textile, je suis sûre que vous pouvez deviner l'origine du bermuda... Eh oui, naturellement : les Bermudes ! D'après *Wikipédia*, ce seraient les militaires britanniques stationnés sur place au XIXe siècle qui auraient obtenu le droit de raccourcir ainsi leurs pantalons d'uniforme pour moins souffrir de l'étouffante météo locale. En anglais, on appelle ces vêtements qui dévoilent de manière si sexy les mollets des « Bermuda shorts » – bref, des « shorts des Bermudes » !

## 26-07- 2021- Être en grève et chercher du travail, c'est possible

Il faut attendre le milieu du XIXe siècle pour que l'expression « être en grève » prenne le sens qu'on lui connaît aujourd'hui : « cesser collectivement de travailler pour faire valoir ses revendications ».

Il y a quelques mois, je travaillais sur ce qu'on appelle le « bouclage » de la première page du *Monde*, celle qu'on surnomme « la une », où mon rôle, en tant que correctrice, consiste à vérifier qu'il ne subsiste nulle fantaisie orthographique. Soudain, la rédactrice en chef, qui était assise à côté de moi, me demande : « Il n'y aurait pas un synonyme de grève, par hasard ? »

La question peut sembler saugrenue, mais le mot revenait à plusieurs reprises dans la page, ce qui occasionnait des répétitions. Or, en français, on n'aime pas les répétitions – il s'agit bien d'une spécificité du français ; l'anglais, par exemple, ne considère pas les répétitions comme des fautes de style. J'ai fait ma maligne, en rétorquant : « Comme synonyme de grève, il y a bien plage, mais dans le contexte, je ne suis pas sûre que ça convienne. »

En effet, quand quelqu'un marche « sur la grève », c'est bien au bord de l'eau qu'il se balade. Mais le plus surprenant, ai-je découvert en faisant quelques recherches depuis, est que l'étymologie du mot est la même. Le mot grève est arrivé en français au XIIe siècle, issu du latin *grava*, qui désigne « le gravier, le sable ». Le lien entre le bord d'un cours d'eau ou de la mer et la cessation volontaire d'activité « remonte au XIXe siècle, explique le dictionnaire *Antidote*, lorsque les ouvriers de Paris à la recherche de travail avaient l'habitude de se réunir sur la place de Grève, une grève sur la Seine, pour se faire embaucher » – c'est l'endroit que nous appelons « place de l'Hôtel-de-Ville » aujourd'hui. « L'expression “être en grève” a alors été créée pour signifier “chercher du travail”. Et ce sens a glissé au milieu du XIXe siècle vers “cesser collectivement de travailler pour faire valoir ses revendications”. »

### Une chaleur à chômer

En somme, l'expression « être en grève » a d'abord signifié « être au chômage »... Renversant, non ? Quant au chômage, il a lui aussi une origine surprenante. Au départ, il n'était qu'une indication météorologique, explique Sylvie Brunet dans son petit livre *Les Mots aux origines étonnantes* (First éditions), puisque ce mot, « chômage, venu du latin au XIIe siècle, remonte en fait au grec *kauma*, qui désignait une chaleur très forte. Trop forte pour accomplir les travaux des champs, d'où le fait que les paysans se reposaient à ces heures brûlantes : ils chômaient. Puis, de cette idée de ne pas travailler, on est passé à celle de ne pas avoir de travail, sens moderne qui s'est répandu dans la société au XIXe siècle ».

Donc la grève, c'est la plage, le chômage, c'est la canicule. On se croirait en vacances, non ? Malheureusement, il me reste à rappeler que le mot travail a été formé à partir du latin *tripalium*, qui désigne un instrument de torture à trois pieux (*tri-palium*). Pas sûr que cette conclusion soit de nature à donner envie au moindre gréviste de reprendre le travail.

## 27-07-2021- Pourquoi le Y est-il grec ?

Elle a la particularité d'être à la fois consonne et voyelle, ou encore de constituer un mot parfois à elle toute seule : la lettre Y est unique à plus d'un titre...

Avez-vous jamais réfléchi au caractère unique du Y ? D'abord, pourquoi cette lettre est-elle dite « grecque » ? Tout simplement parce que le latin est allé l'emprunter à l'alphabet grec, pour représenter un son, le « u », dont il ne disposait pas. Voilà qui nous explique au passage que ce que nous nommons « i-grec » s'appelle « u-psilon » en grec. Avec les siècles, le son qu'il représentait a évolué et aujourd'hui, en français, le Y est la seule lettre que l'on puisse considérer à la fois comme une voyelle, puisqu'elle se prononce « i » (souvent dans des mots d'origine savante : « étymologie », « physique »), et comme une consonne, puisqu'elle se prononce aussi « ye » (« appuyer », « royal », mots dans lesquels le *Dictionnaire de l'Académie française* fait remarquer qu'il se prononce en fait « comme s'il y avait deux i, l'un faisant partie de la syllabe précédente et l'autre d'une syllabe suivante : roi-ial, appui-ier »). C'est pourquoi nos livres d'école la qualifiaient parfois de « semi-voyelle ».

On la range, par convention, à la fin de la liste des voyelles : a, e, i, o, u, y. A noter, précise Larousse.fr, que, à la différence du « i tout court », quand il est en début de mot, le « Y n'admet généralement ni élision ni liaison : “le yachting”, “les yaourts” » (et non « l'yachting » ou « les z'yaourts »). Comme toujours, il y a quelques exceptions : on fait bien la liaison quand on parle des « z'yeux » et du département des « z'Yvelines » ; de même, on pratique l'élision pour le département de « l'Yonne » (on ne dit pas : « Je pars en vacances dans la Yonne »).

### Un mot à lui tout seul

Mais le Y a aussi cette particularité d'être parfois un mot à lui tout seul, comme dans « j'y vais » ou dans « il y a ». Et puisque nous parlons de ce mot, « y », il y a une erreur que je corrige sans cesse : celle qui consiste à s'emmêler les crayons entre « il y va » et « il en va ». Cette semaine, un article du *Monde* se terminait par ces mots : « Il en va de notre survie. »

Or, comme l'Académie française l'explique fort bien sur son site Internet : « Les locutions “il en va” et “il y va de” sont correctes (...), mais elles n'ont pas le même sens. “Il y va de” (...) signifie, lorsque l'on évoque une situation dangereuse, “il s'agit de, c'est cela qui est en jeu” : “Ne goûtez pas ce breuvage, il y va de votre vie.” Ce n'est pas le sens d'“il en va”, qui (...) signifie “il en est” : “Les navires sont de plus en plus grands ; il en va de même des avions.” »

Un truc, pour faire la différence ? « Il y va de » s'emploie seul, tandis qu'« il en va » est toujours suivi de « de même » ou de « autrement » (ou de synonymes de ces mots) : « Ouvrez votre dictionnaire : il y va de votre orthographe ! » mais « Cette chronique est délicieuse ; il en va de même de mon gâteau au chocolat. » Ou bien « Mon gâteau au chocolat est délicieux ; il en va tout autrement de celui de Muriel. »

## 28-07- 2021- Pourquoi le nom des nombres est un casse-tête

En France, on dit quatre-vingts, mais pas huitante ou octante, comme en Belgique ou en Suisse... D'où vient cette spécificité ?

Assez de lettres : parlons chiffres ! Ou nombres, plutôt. Voyez celui-là : 80. Il est passionnant à bien des titres. D'abord, pourquoi dit-on quatre-vingts au lieu de huitante ou d'octante, comme on le dit en Suisse, en Belgique et dans quelques régions de France, sur le modèle de quarante, cinquante, soixante ?

Nul ne le sait avec certitude. Les historiens supposent qu'il s'agit d'un vestige d'une très ancienne façon de compter, héritée des Celtes. Nous nous appuyons aujourd'hui sur un système que l'on qualifie de « décimal », mot dérivé du latin *decimus*, « dixième » (on dit aussi « un système en base

10 »), qui a sans doute été choisi parce qu'il était bien commode de compter sur nos dix doigts. Mais les Celtes, semble-t-il, comptaient en base vingt... et il n'est pas impossible que ce soit parce qu'ils comptaient aussi sur leurs orteils.

### Deux systèmes entremêlés

Quoi qu'il en soit, cette façon de compter aurait influencé les Gaulois, et, au Moyen Age, on comptait encore souvent par vingt. On disait par exemple : vint et dix au lieu de trente et deux-vins au lieu de quarante – vous remarquerez que quatre-vingts et quatre-vingt-dix sont tout à fait logiques dans cette suite. Ce n'est qu'à la fin du Moyen Age qu'apparaissent les trente, quarante, cinquante, etc., et sans doute les deux systèmes se sont-ils joyeusement entremêlés, jusqu'à se figer dans leur étrange posture « chèvre-chou » actuelle, qui n'a, il faut bien le reconnaître, pas grand-chose de logique.

Mais quatre-vingts pose aussi des questions quand il s'agit de l'écrire. Je corrige très souvent la faute qui consiste à oublier le S à vingt. Quatre-vingts, c'est quatre fois vingt, donc vingt prend un S. Alors, pourquoi l'oublie-t-on si souvent ? Eh bien, parce qu'il y a quantité de cas où il n'en faut pas. Notamment quand quatre-vingts est suivi d'un autre chiffre : quatre-vingt-deux, quatre-vingt-dix, quatre-vingt-dix-neuf, etc. En somme, quand ce n'est pas quatre-vingts tout rond, pas de S. Donc quatre-vingt mille, pas de S à vingt non plus.

Mais attention : quatre-vingts millions, ou quatre-vingts milliards, S à vingt. Pourquoi ? Parce que million et milliard, à la différence de mille, sont des noms, et non des nombres (la preuve : on dit « un million, un milliard », non « un mille », sauf s'il est nautique, mais c'est une autre histoire).

Mon truc, si vous hésitez ? Le site [Leconjugueur.lefigaro.fr](http://Leconjugueur.lefigaro.fr) fait des merveilles en la matière. Dans la petite case en haut à gauche où l'on saisit d'ordinaire le verbe à conjuguer (ça peut servir aussi !), saisissez en chiffres le nombre qui vous tarabuste, et vous obtenez son orthographe précise, S et traits d'union compris, avec et sans les recommandations de la réforme de l'orthographe de 1990. Prodigeux !

### **30-07- 2021- Les liaisons curieuses de la langue française**

Que le mot « quand » s'écrive avec un D ou un T à la fin, la liaison avec le mot qui suit fait toujours entendre un T. Et il y a légion d'exemples de ce type !

Les homophones quand et quant, véritables Dupond et Dupont de la langue française, génèrent bien des hésitations. Ce qui piège les francophones au moment de décider s'ils doivent mettre un D ou un T au bout de leur quand/t, c'est le fait que la liaison avec le mot qui suit fasse toujours entendre un T... même quand c'est un D qui est à la fin de quand : « quand T'il est là », « quand T'elle s'amuse », ce sont des quand avec un D, et pourtant la liaison est en T.

Voilà qui donne envie de creuser le sujet des liaisons surprenantes. Car naturellement, il y en a quantité d'autres. Pourtant, je ne vais vous apprendre... que des choses que vous savez déjà, ou presque – mais peut-être sans savoir que vous les savez. Parce que, ces liaisons étonnantes, les francophones les pratiquent sans y penser. En revanche, ceux qui apprennent le français s'arrachent les cheveux.

Des exemples ? Ils sont légion ! Rappelons d'abord que faire une liaison, c'est prononcer la consonne finale d'un mot qui d'ordinaire ne se prononce pas avec la voyelle initiale du mot suivant. Quand on dit premier, on n'entend pas le R final, mais on l'entend dans « mon premier R'amour ». En revanche, il disparaît quand on dit « le premier de la classe », parce qu'alors premier est suivi d'un mot, de, qui commence par une consonne – donc interdit toute liaison. Idem pour le Z final de chez par exemple. On ne l'entend pas quand on dit « je vais chez mes parents », parce qu'il est suivi d'une consonne, mais on l'entend dans « je vais chez Z'eux ».

### Quand les X se prononcent « z »

Il y a des liaisons plus curieuses encore. D'abord, la lettre D finale d'un mot se prononce toujours « t », comme nous l'avons vu pour quand. « Quand T'elle viendra », « un grand T'escalier ». Aucun Français ne dirait « un grand D'escalier », mais vous avez peut-être remarqué que c'est une erreur

que commettent certains étrangers.

Les lettres S et X, elles, se prononcent « z » au lieu de se prononcer « sse » ou « xe ». On dit « les Z'enfants » et non « les S'enfants » et « sers donc des nouilles aux Z'enfants » et non « aux X'enfants ». Curieux, n'est-ce pas ? Et bien sûr, ce n'est pas tout... Car, dans certains cas, les voyelles elles aussi se mettent à changer de son en cas de liaison. On dit « mon verre est plein » mais « le plein air » [plènèr], « un âge moyen » mais le « Moyen Age » [moyènage], et surtout, j'attire votre attention sur celui-là : on dit « ce gâteau est bon » mais « bon anniversaire » [bonaniversaire].

Le bon de « bon anniversaire » se prononce comme dans « bonne fête » à cause de la liaison, mais c'est bien un « bon » B.O.N. masculin, comme le mot « anniversaire ». Je ne compte plus le nombre de fois où je lis « bonne anniversaire » sur les réseaux sociaux. A chaque fois, ça me donne un bouton d'eczéma. Par pitié, sauvez ma peau : « bon anniversaire », c'est B.O.N !

### 31-07- 2021- Le « ne », marque de négation en voie de disparition

Si la négation la plus courante à l'écrit demeure bien « ne pas », celle-ci a, en revanche, tendance à disparaître de plus en plus souvent à l'oral.

Mettons à l'honneur, pour terminer cette série sur notre drôle de langue française, un tout petit mot qu'on n'entend pas beaucoup, et de moins en moins, pour répondre à Clément, de Bar-le-Duc, qui m'écrit que « dans le langage parlé actuel, le ne ou le n' ont pratiquement disparu des phrases négatives, et on entend des choses comme : “Vous z'avez pas de réponse” »... au lieu de « Vous n'avez pas de réponse ». Et Clément, qui affirme l'avoir entendu dans ma propre bouche à la radio (oh !), se demande s'il y a « une explication à cette évolution ».

En français, l'une des formes les plus courantes de la négation est effectivement « ne... pas ». Nous avons raconté dans un précédent épisode de cette chronique l'histoire de la négation ne. Elle nous vient du latin, bien sûr, mais au départ elle se prononçait « né », puis on s'est mis à la prononcer « ne », ou même « n ». On disait « je ne vois » ou « je n'entre », au lieu de « je ne vois pas » et « je n'entre pas » aujourd'hui. Le problème, c'est que si l'on crie « N'entrez, je suis nue ! », et que celui qui vient de frapper à la porte n'a pas entendu le « n' »... il y a de fortes chances qu'il entre... et alors le scandale nous pend au nez. C'est pour éviter ce genre de désagrément que l'on a ajouté à ne le mot pas – au départ, quand la négation se rapportait à un verbe de déplacement, « n'entre pas » signifiant « n'entre pas même d'un pas »...

### Les Belges résistent

Avec le temps, l'adverbe pas s'est progressivement appliqué à tous les verbes. Dans certaines formules figées, on utilise néanmoins encore ne sans pas (« qu'à cela ne tienne », « qui ne dit mot consent », « si je ne m'abuse »...). On peut également dire « Elle ne cesse d'y penser », « Il ne sait que faire... », mais la négation la plus courante à l'écrit demeure bien « ne pas ».

A l'oral, en revanche, le discret ne disparaît de plus en plus souvent, ce que les dictionnaires considèrent pourtant toujours comme relevant du registre familier. A noter tout de même qu'en Belgique, ce ne est beaucoup plus résistant. Quand le Français dit « J'y vais pas », son voisin d'outre-Quévrain s'exclame bien plus volontiers « Je n'y vais pas. »

Les Belges parleraient mieux le français que les Français ? Ce n'est pas impossible. Mais finalement cette tendance à l'effacement du ne en français de France n'est que la suite logique de l'évolution qui a commencé au Moyen Age, quand l'usage a considéré que ce petit ne ne s'entendait pas assez et qu'il lui a adjoint un autre mot (pas) pour assurer une meilleure compréhension... Si maintenant le mot pas suffit à exprimer clairement la négation, il est assez naturel (sinon grammaticalement correct... pour le moment) que le ne soit en voie de disparition. Dans vingt, trente ou cinquante ans, peut-être qu'il ne sera même plus jugé comme familier d'omettre cette partie de la négation. Moi, ça me dérangerait pas !